IV.

SÉANCE DU SAMEDI 7 AVRIL 1962.

commune à la Société des Études grecques
et à la Société des Études latines.

Les deux présidents, MM. P. DEMARGNE et J. COLLART, souhaitent en quelques mots la bienvenue aux membres des deux sociétés sœurs, en soulignant, une fois de plus, l'intérêt de ces réunions jumelées, et notant l'ingéniosité avec laquelle chacun des deux communicants a choisi un sujet qui intéresse à la fois nos deux champs d'études.

Informations.

L'Administrateur de la Société des Études latines, M. J. MAROUZEAU, signale que le mois prochain le Groupe romand, qui est affilié à notre Société, célébrera son trentième anniversaire. « A cette occasion, dit-il, sera évoquée la cordiale collaboration qui a uni nos deux Sociétés depuis le jour où l'initiateur du Groupe romand, André OLTRAMARE, est venu me demander de présider à sa fondation. Plusieurs d'entre nous sont invités à cette commémoration qui aura lieu à Neuchâtel les 19 et 20 mai ; ils seront heureux d'apporter à nos amis suisses leurs félicitations et les vœux de notre Société. »

— M. Marouzeau doit malheureusement faire part à la Société d'un deuil cruel : Ernesto DE FARIA, professeur et vice-doyen de la Faculté des lettres de Rio de Janeiro, vient d'être frappé par la mort. Beaucoup d'entre nous se rappellent l'avoir vu et entendu à plusieurs de nos séances lors d'un séjour qu'il a fait en France voici quelques années ; plusieurs de ceux qui sont ici présents ont été appelés et reçus par lui dans son Université et dans sa maison, où leur fut offerte une hospitalité généreuse et affectueuse. Il avait été dans son pays un animateur et un créateur ; le Brésil lui doit un essor remarquable de l'humanisme et des études latines en particulier ; par ses ouvrages, par son enseignement, par le rayonnement de sa personne, il est dans le monde de nos études un de ceux que le temps ne fera pas oublier.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. R. FLACELIÈRE étudie *l'attitude de Plutarque à l'égard des empereurs romains.*

On dit parfois que Plutarque se désintéressait de son temps et était entièrement tourné vers le passé. Rien n'est plus faux. Il a vécu environ de 46 à 126, c'est-à-dire que, né sous Claude, il est mort sous Hadrien

et a donc appartenu à cette génération qui, selon M. J. Carcopino, « a vu l'apogée de la puissance et de la prospérité romaines ». Ayant fait deux séjours en Italie, surtout à Rome, ayant de nombreux amis romains (surtout Mestrius Florus, Junius Arulenus Rusticus, Sossius Sénécion et Térentius Priscus), il n'a jamais considéré les Romains comme des barbares. Il a toujours également admiré la *fortuna* et la *virtus* de Rome. Quant à la *pax romana*, il en a célébré les immenses bienfaits avec un sincère enthousiasme.

D'après le *Catalogue de Lamprias*, il avait écrit les biographies de tous les empereurs jusqu'à Vitellius inclus, mais seules nous ont été conservées celles de Jules César, de Galba et d'Othon. Cependant de nombreuses allusions aux empereurs, disséminées dans les *Vies* et les *Œuvres morales*, nous montrent ce qu'il pensait des maîtres du monde, depuis Auguste jusqu'à Hadrien.

Avant l'avènement de Nerva, seuls trouvent grâce à ses yeux Néron et Titus, comme on le voit dans le mythe de Thespésios du dialogue *De sera numinis vindicta*. Si Néron a tué sa mère et fut un abominable tyran, du moins a-t-il, en 67, renouvelant le geste de Flamininus en 196 avant notre ère, « donné la liberté au peuple le meilleur et le plus cher à la divinité qui fût dans son empire », à savoir aux Hellènes. Cela lui vaut dans l'outre-tombe une relative indulgence.

Mais Trajan et Hadrien sont enfin des empereurs selon le cœur de Plutarque, surtout le second en raison de son philhellénisme actif et des travaux de restauration et d'embellissement qu'il fit entreprendre à Delphes alors que Plutarque était prêtre d'Apollon et épimélète des Amphictyons (voir la fin du dialogue *De Pythiae oraculis*).

Le patriotisme grec de Plutarque, assurément fervent, fut donc exempt de nationalisme et de racisme.

Observations de MM. Collart, président de la Société des Études latines, Durry, Bizos, Plassart, Pflaum, Heurgon, Marouzeau, Wuilleumier, Seston.

II. — M. G. Rochefort présente une étude sur *les lectures latines de l'Empereur Julien*.

Malgré le maintien de la culture latine dans la haute société constantinopolitaine, le mépris des sophistes pour tout ce qui n'était pas grec contribua à développer la croyance que l'Empereur Julien avait non seulement dédaigné l'héritage intellectuel de Rome, mais encore ignoré les œuvres des principaux auteurs latins ; les avait-il, en effet, jamais cités, et les *Discours* de Julien témoignaient-ils d'un contact personnel avec la pensée latine? En dépit des affirmations d'Ammien Marcellin sur la connaissance et l'usage du latin par son chef, peut-être aussi du fait de la discrétion de l'Empereur à l'égard des écrivains latins qu'il

lisait, toute la critique postérieure au XVIII[e] siècle a maintenu l'affirmation de l'abbé La Bletterie relative à l'absence de culture latine chez Julien, qui aurait même ignoré Cicéron et Sénèque, utilisant à peine Suétone et les historiens de l'*Histoire Auguste*, si même il n'en avait pas retrouvé la substance dans la compilation d'Aurélius Victor.

Outre que la réserve des anciens sur la désignation précise de leurs sources et la rareté des indications de Julien touchant même les témoins grecs qu'il utilise apportent un argument à ceux qui persistent à nier la culture latine de l'Empereur, l'enquête sur ce problème ne peut reposer sur la lecture de traductions hâtives — tant de Talbot que de Wilmer Cave Wright — auxquelles on recourt trop souvent ; elle impose l'étude du texte même, dont l'édition, commencée par J. Bidez, se poursuit actuellement.

Il apparaît que les écrivains latins connus et utilisés par Julien sont au nombre de vingt-deux — si l'on ne compte que les sources latines directes. Parmi celles-ci, on ne trouve qu'un seul technicien : Pline l'Ancien ; quant au bilan relatif aux auteurs les plus souvent évoqués, il s'établit ainsi : Virgile, Horace et Ovide sont les poètes les plus lus par Julien ; parmi les historiens, les plus utilisés sont Quinte-Curce et Tite-Live, la première place revenant à Suétone et Aurélius Victor (à cause des *Césars*) ; au nombre des moralistes, les échos de Cicéron sont les plus nombreux — on retrouve sa pensée impliquée neuf fois dans l'œuvre de Julien, tandis que Sénèque y apparaît trois fois —. On ne peut donc objectivement conclure à l'ignorance dans laquelle l'Empereur se serait trouvé de la littérature latine.

— M. Demargne demande s'il est possible de définir la qualité de la connaissance du latin par Julien, et si elle s'apparente au niveau que nous pouvons atteindre dans une langue étrangère sans en être spécialiste.

— M. Rochefort croit pouvoir placer le latin de Julien sur le pied d'une langue vivante parlée par un étudiant de nos jours à la fin de ses études supérieures et assouplie par un séjour de plusieurs années à l'étranger.

V.

SÉANCE DU SAMEDI 12 MAI 1962

Président : M. J. Collart.

Membres présents. — M[lle] M.-Th. d'Alverny, M[me] S. Bails, M[lle] N. Banvard, M. H. Bardon, M[lle] O. Barenne, Cap. Boissenot, M[mes] J. Bollack, D. Bonneau, M[lle] M. Bontemps, MM. J.-P. Brisson, R. Chevallier,